ATLEP Conférence du 8 Novembre 2014

Comment entendre l'Autre ?

Marcelle Tozzi-Fréchou

Entendre l'autre est un énoncé volontairement ambigu, qui peut s'entendre de différentes façons :

- entendre au niveau perceptif ;
- écouter, comprendre, chose difficile étant donné l'ambiguïté du langage ;
- faire en sorte que l'entente soit bonne ;
- Mais aussi se poser la question fondamentale de ce que c'est que l'autre, ce que c'est que l'altérité. Peut-on concevoir une altérité radicale ? Certaines différences ne sont-elles pas inconcevables ?

Ici la réflexion portera moins sur la question de la communication que sur une tentative pour délimiter la notion « d'autre », la question de l'altérité, qui ne recouvre pas celle d'autrui. On pourrait penser dans une première approximation que : « est autre tout ce qui n'est pas moi ». Cela inclurait le monde, et surtout le monde en ce qu'il déborde ma compréhension et ma connaissance. Mais par ailleurs on expérimente chaque jour qu'en soi, il y a aussi de l'inconnu, de l'étranger.

Le roman de Michel Tournier Vendredi ou les limbes du pacifique

Dans le genre roman philosophique, ce roman fait assez bien le tour de la question, de manière plaisante et accessible. C'est le journal fictionnel de Robinson Crusoé, arraché à la quiétude d'un paisible tête à tête avec le gentleman capitaine et rejeté brusquement par la tempête, seul rescapé, sur une île déserte, qui nous servira d'abord de guide.

L'histoire reprend, à quelques modifications près, le roman de Daniel Defoe.
Le bateau de commerce sur lequel a embarqué Robinson subit une tempête qui le jette sur le rivage d'une île inconnue au large de la côte chilienne. Cette île ne figurant pas sur les cartes, il a très peu d'espoir de recevoir de la visite et du secours. Il est le seul survivant dans ce lieu

sans trace d'humanité. Il s'écoulera 29 ans avant qu'un bateau venant du « monde civilisé » n'accoste. A la fin, contrairement au roman de Defoe, Robinson choisit de rester sur son île.

Pendant toutes ces années, son journal nous décrit les mutations et vicissitudes de son rapport au monde et à autrui.

La première phase est celle de la panique, de la déstructuration et de la folie même, lorsqu'il réalise son complet isolement.

Dans la deuxième phase, il s'attache à reproduire la civilisation, puisqu'il en est encore tout imprégné. Il met en place des institutions, des rituels, se soucie de mesurer le temps avec une clepsydre ; il s'applique à garder l'écriture et le langage oral, il devient agriculteur, éleveur et bâtisseur, législateur, juge, il donne une valeur symbolique aux objets, différencie les moments du temps avec le repos dominical. Bref il entreprend de substituer une structure humanisée, morale et rationnelle, à l'ordre naturel.

Troisième phase conditionnée par l'arrivée de Vendredi (précédée par celle du chien rescapé du naufrage). Des indiens de la côte chilienne accostent sur l'île pour venir pratiquer des sacrifices humains. La victime parvient à s'échapper : c'est Vendredi avec qui Robinson cohabitera désormais. Le statut de Vendredi aux yeux de Robinson évoluera aussi sensiblement au cours du temps. D'abord sauvage à civiliser et pour cela réduit en esclavage, puis objet d'hostilité et de rivalité, enfin objet de curiosité puis d'admiration. Et en fin de compte, c'est Vendredi qui parviendra, sans que ce soit de propos délibéré, à substituer la spécificité de son rapport au monde à celle de Robinson.

Robinson entre dans un rapport moins crispé aux vestiges de la civilisation, plus en harmonie avec la nature et avec son propre corps, fraternel avec Vendredi.

Enfin et c'est ainsi que se termine le roman, un bateau accoste pour s'approvisionner en eau et produits frais. Robinson n'accepte pas de repartir avec les représentants de la civilisation dont il a vu le peu de respect qu'ils avaient pour la nature. Pour lui, il ne fait pas de doute que Vendredi restera aussi. Ce n'est pas le cas ; mais un jeune mousse maltraité, se glissera sur l'île. Ce sera désormais le compagnon ou le fils de Robinson.

Quels sont ces autres avec lesquels Robinson aura à composer, puisque dans les premiers temps il n'y a pas trace d'humanité sur l'île ? Tout ce qui n'est pas lui-même encore que qu'en lui-même il y ait de l'autre.

- La nature dans son exubérance tropicale.
- Le chien rescapé du naufrage qui réapparaît au bout de quelque temps.
- Les survivances de la civilisation comme empreinte sédimentée des humains. Elles le poussent à vouloir rationnaliser et maîtriser cette île nommée par lui « Spéranza ».

- Dieu et le Verbe présents à travers une bible retrouvée.
- Le langage articulé et l'écriture qu'il s'efforce de préserver. Il écrit un journal dans lequel il s'efforce de donner sens à son étrange situation.
- Les manifestations de sa propre sauvagerie qu'il découvre avec horreur (il se vautre dans la boue et dans ses excréments, mange à même le sol).
- Les manifestations de sa libido, qui en l'absence d'autrui s'adresse à la terre féminisée mise en place d'amante.
- L'autre sexe dont la place est tenue par la terre. La liste est sans doute ouverte : c'est tout ce qui excède et précède le soi de Robinson dans le monde et en lui-même. Donc tout ce qu'il ne peut véritablement cerner.

Puis apparaît Vendredi, enfin autrui ! Ce n'est pas si simple.
Vendredi n'est dans un premier temps qu'un objet dont on peut disposer, un esclave ; puis il devient objet d'une rivalité presque meurtrière quand Robinson découvre que la terre est aussi le lieu où s'épanche la sexualité de Vendredi. La rivalité, la jalousie est ce qui intervient classiquement entre frères, c'est-à-dire entre des personnes qui se sentent toutes deux légitimes à occuper une seule et même place. Dans cette configuration, c'est la dimension de la « mêmeté » qui prévaut sur la reconnaissance d'une différence respectable.
Il faudra à Robinson le cataclysme faisant voler en éclat son organisation totalitaire de l'île, pour qu'il aperçoive dans le sauvage Vendredi autrui, dont la différence est digne de respect et même d'admiration. Au-delà de l'exotisme, c'est la singularité de cet homme qui s'avère intéressante.
Autrui est intéressant en tant qu'être humain, avec ses caractéristiques singulières et insubstituables, et aussi en tant qu'il est et reste incernable et imprévisible.

Autrui
Pour être dans la pleine reconnaissance d'autrui, il faudrait le considérer comme son alter-ego, un moi qui n'est pas moi *et* il faudrait le reconnaître pourvu d'une singularité respectable, et d'une liberté inaliénable : *égal de moi-même quoique différent et autonome*. Cette opération complexe qui allie la dimension du semblable (en humanité et en droit) au respect de la différence et de la singularité est rarement effective.
Une grande gamme de comportements visent en dernière analyse à réduire la différence : conseils (si j'étais toi…), ordres, coercitions, violences et autres manipulations moins

visibles… Que dire de l'acte éducatif où des personnes, ayant en principe expérience et savoir, pouvoir aussi, ont pour mission de « former » l'enfant, l'élève ?

La notion d'autrui se présente sous trois modes :

- celui du précepte : « tu aimeras ton prochain comme toi-même » ou bien « ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fit ». Ici, il est le terme générique pour désigner tout homme sans distinction, anonyme, à la nuance près cependant que chacun devrait y être entendu dans sa spécificité (ce n'est pas un troupeau) ;
- l'autre connu de moi, avec qui j'ai une relation personnalisée, pour qui j'éprouve des sentiments particularisés, amour, haine, pitié, amitié…
- Autrui comme structure de la perception.

Michel Tournier, repris par le philosophe Gilles Deleuze, développe l'idée, mise en scène en creux dans le roman par les effets de l'absence, que l'intégration de la présence d'autrui conditionne ma perception et ma lecture du monde. Cet autrui là ne nécessite pas d'avoir une présence réelle, il suffit qu'il soit une potentialité intériorisée. Il est devenu une structure de pensée. Le sujet peut jouer de la décentration de son point de vue pour voir le monde en de multiples dimensions. Les objets prennent de la profondeur, de la rondeur, ils s'historicisent : *le monde s'humanise !*

*M*ais cette structure conditionnée par l'autre est fragile, elle risque de ne pas résister à l'isolement (ex : la réclusion), ou bien elle peut s'altérer en cas de maladie mentale ou dégénérative, ou encore n'avoir pas été complètement acquise dans l'autisme.

Ces différences qui peuvent nous être difficiles sinon impossibles à concevoir

- ***L'étrange*** : celui à qui on ne peut s'identifier.

L'étranger d'Albert Camus paru en 1942, est un roman qui se déroule en Algérie. Bien qu'écrit au présent et à la première personne du singulier, il n'a rien d'un journal intime parce qu'il est dans la factualité, sans que la subjectivité n'affleure. La mère de Meursault, le héros, est morte, il va à son enterrement, il en revient, il rencontre une ancienne amie, il a une aventure amoureuse avec elle, elle lui demande s'il veut se marier, pourquoi pas, il est entraîné dans une bagarre avec des algériens, il tue l'un d'eux. Il est jugé et n'a à donner d'autre explication de son geste que « c'est à cause du soleil ». Il est condamné à mort et attend que soit exécutée la sentence.

C'est un homme sans état d'âme, sans émotion. Mais, et c'est là tout le mal entendu, le jury le condamne pour un crime commis avec cynisme, alors que Meursault est simplement indifférent, simple spectateur de ce que lui-même dit et fait, de ce qu'il subit aussi. Le soleil au Zénith, au moment où il ne fait pas d'ombre, est la métaphore de cet homme sans profondeur. Il est tout à fait incapable d'introspection pour essayer de se comprendre lui-même, et ses motivations psychologiques sous-jacentes. Il est sans réaction affective, incapable aussi de faire valoir des circonstances atténuantes.

Le jury, de son côté, croit le condamner pour son crime, alors que c'est bien plutôt pour n'avoir pas pleuré à l'enterrement de sa mère qu'il sera guillotiné. Il est condamné pour ne s'être pas comporté selon les conventions sociales : *étranger* à lui-même et aux autres.

- ***L'étrangeté de l'expérience délirante : le Horla* de Maupassant**

Ecrit en 1886, alors que Maupassant avait déjà ressenti des troubles mentaux, sans doute liés à la syphilis, dont il devait mourir quelques années plus tard.

Le personnage fait un rêve récurrent dans lequel il se sent agressé par un être invisible, puis éveillé, il a le sentiment d'être suivi par une présence invisible qui lui « aspire la vie ». Ensuite, viennent d'autres perceptions hallucinatoires, verres cassés, verres qui se vident sur sa table de nuit… Enfin il aperçoit dans le miroir le « Horla», et tire la conclusion que le meilleur moyen de se débarrasser de cette présence persécutive est de se tuer lui-même. Cette expérience hallucinatoire et délirante montre ce qui se joue dans le mécanisme projectif, et plus spécialement dans le vécu paranoïaque. C'est à « l'autre » que l'on prêtre sa propre part d'ombre (selon le terme de Maffesoli), part que l'on ne reconnaît pas comme sienne. Le Horla est aussi sans doute Maupassant lui-même.

- **Le phénomène du bouc émissaire**

La désignation d'un bouc émissaire, fonctionne de même par ce mécanisme de projection où on attribue inconsciemment ses propres fautes à un autre. (Lévitique 16 22) Le peuple par l'entremise du prêtre, charge un bouc de tous ses péchés et l'envoie dans le désert. De cette manière, la communauté se sent délivrée de « son mal ». Mais détail qui a toute son importance, « le bouc émissaire du *Lévitique* » a été *désigné par tirage au sort* préalable. Ce qui signifie que c'est un geste rituel, qui ne suppose pas la culpabilité de l'animal qui est sacrifié. Le racisme, la xénophobie, le sexisme et autres exclusions fonctionnent de cette même manière : c'est la méconnaissance qui fait que c'est sa propre « mauvaiseté » que l'on projette sur l'autre stigmatisé. La grande différence avec le texte du Lévitique est justement cette méconnaissance.

- ***Inhumanité et crime contre l'humanité :*** *Le sel de la terre* de Wim Wemders.

Film très récent sur l'œuvre d'un grand photographe mexicain Sébastiao Salgado. Cet artiste à voué une très grande partie de son travail et de sa vie à montrer des foules qui se trouvent dans des situations totalement inhumaines, exodes massifs de populations, génocides (Ex-Yougoslavie, Ruanda), famines dues aux dérèglements climatiques (Sahel) ou organisées politiquement (Ethiopie). Comment comprendre que les humains soient les seuls, parmi les animaux, à se rendre coupables de l'élimination d'une partie de leur propre espèce. Nous ne sommes, sous cet aspect que « des animaux dénaturés », même pas des animaux dont l'instinct, s'il n'est pas sans violence, préserve toujours la survie de l'espèce. Le film de Wim Wenders, par ailleurs, parle du travail admirable fait par les ONG à l'occasion de ces mêmes événements.

Autre situation aberrante : le film commence par des photos d'une immense mine d'or à ciel ouvert, au Mexique. Ce sont 40 000 personnes qui comme des fourmis remontent par petits sacs et par des échelles immenses et précaires le minerai qui va être trié en haut. Travail de forçats ou d'esclaves, sans doute ? Non ! On apprend qu'il n'y a là que des volontaires, de tous âges et de toutes conditions, prêts à perdre leur vie pour la fièvre de l'or, puisque s'ils ont la chance que si leur sac renferme une grande proportion d'or, alors ils auront fait fortune. Le travail de Sébastiao Salgado illustre cette idée d'un homme capable du meilleur comme du pire, de la plus extrême cruauté, cupidité, ou inconséquence, comme du plus grand héroïsme.

- ***L'autre en soi*** : C'est à Rimbaud que l'on doit la formule : « je est un autre ».

C'est la thèse de l'inconscient développée par la psychanalyse. C'est une part non négligeable inconnue de nous-même qui est responsable, en sous main, de nos actes et sentiments conscients. Freud a montré que l'interprétation des rêves, des actes manqués, des lapsus, etc., permettait, avec l'exploration de l'inconscient, d'avoir quelques lumières sur « cet autre en soi ».

En conclusion notre rapport à l'altérité, à l'autre est essentiellement ambigu et paradoxal

- L'altérité est difficile à concevoir parce que pour comprendre ou avoir l'illusion de comprendre l'autre, il nous faut pouvoir nous mettre à sa place, c'est-à-dire nous identifier à lui, c'est-à-dire réduire la différence.
- Nous sommes essentiellement ambivalents vis-à-vis de la différence que nous oppose l'autre : besoin, curiosité, attraction, désir, amour, fascination d'une part, et à l'inverse, tentation d'ignorer, de réduire, de projeter nos propres parts d'ombre, d'éliminer, parfois violemment la différence.
- Le monde est interprété par l'homme de manière anthropomorphique de telle sorte qu'il assimile, il humanise, l'environnement, c'est-à-dire qu'il l'ampute de son altérité.
- Les hommes ont la double tendance : celle d'anthropomorphiser le monde et celle de chosifier autrui.

***